

D'UN LIVRE À L'AUTRE

RONALD DORE

The diploma disease : education qualification and development.

London, Allen and Unwin
(Unwin Education Books),
1976, 214 + XIII p.

le diplôme : un mal nécessaire ?

Au risque de scandaliser les doctes spécialistes, je voudrais dire tout d'abord combien le livre que Ronald Dore a consacré aux diplômes est agréable, plaisant et même drôle à lire. De telles qualités sont assez rares dans ce domaine pour que je recommande vivement un texte qui n'ennuie jamais le lecteur. Et comme ce plaisir se trouve associé à la rigueur d'une analyse très systématique, nous allons examiner les points principaux autour desquels le professeur de Sussex construit son argumentation.

Bien que l'auteur ne manifeste aucune sympathie pour la multiplication des diplômes, il n'en fait pas pour autant un argument démagogique contre l'institution éducative. Non seulement il ne partage pas les déclarations fracassantes sur la déscolarisation, mais, bien au contraire, il souhaite que l'éducation — scolaire ou non — puisse remplir et développer la qualification des ressources humaines. Il est vrai qu'il conçoit une telle qualification de façon très vaste, puisqu'elle ne comprend pas seulement le savoir-faire, les connaissances, etc..., mais surtout la capacité que chacun devrait avoir pour réaliser tout son potentiel pour faire valoir et vouloir faire à partir de ce que l'on sait déjà ou de ce que l'on compte ap-

prendre. Ronald Dore attribue donc une importance centrale à cet ensemble de qualités du caractère et de la personnalité que les Romains nommaient la «virtù». Certes, on peut se demander si de telles capacités peuvent s'enseigner. Ne prennent-elles pas forme trop tôt dans le développement de l'enfance pour rendre toute formation ultérieure quasiment inutile ? Dore est en tous les cas persuadé que leur développement n'a rien à faire avec la prolongation de la scolarité et qu'il convient plutôt de se concentrer sur des moments décisifs selon une stratégie discontinue de la formation.

Ceci dit et fréquemment affirmé, R. Dore reconnaît que les choses se sont passées bien différemment, puisque tous les pays qu'il cite ont élaboré, ont accepté ou ont cédé à la tendance aujourd'hui universelle du monopole de la diplomation par la scolarisation. Que ce soit l'Angleterre, le Japon, le Kenya ou le Sri Lanka et à part la Chine peut-être et la Tanzanie, ces sociétés — et cela est également vrai pour l'Amérique latine qu'ignore totalement Dore — ont doublé l'apprentissage des qualifications par une initiation ritualisée qui permet d'acquérir des diplômes, des certificats et des titres qui sont devenus plus importants que les qualifications réellement acquises. En effet, il ne s'agit pas seulement de savoir quelque chose, il faut encore le montrer, le faire valoir sur le marché du travail. Parfois même ces titres substituent les qualifications afin de légitimer des positions acquises et des privilèges. Ce n'est plus seulement sur la base de qualifications existantes que quelqu'un obtient un emploi, que l'on est promu ou que l'on est même rétribué, mais sur ces équivalences symboliques et souvent arbitraires. Remarquons que cette évolution facilite aussi les choses. Il est infiniment plus simple

de localiser et de placer les hommes dans l'appareil de production — comme dans les autres appareils d'ailleurs — en fonction de leurs titres ; de justifier des positions ou des procédures de sélection en faisant croire qu'elles reposent sur des critères objectifs comme les tests de connaissances. En tous les cas, cette solution est devenue inexorable chaque fois que :

- l'appareil de production est organisé sur le modèle des grandes entreprises multinationales ;
- le secteur tertiaire — parfois le «quaternaire», c'est-à-dire celui de l'information et de l'industrie culturelle — a plus besoin d'employés que de travailleurs qualifiés ;
- le modèle dominant est celui de la société dite «moderne», c'est-à-dire celle où les mobilités spatiales (géographiques) et socio-professionnelles (verticales) contribuent à la concentration des hommes dans les centres et à la dispersion des peuplements dans les périphéries.

Le revers de ce processus c'est que la production des diplômés est plus rapide que l'augmentation des débouchés. Ce qui conduit à une inflation du système éducatif et des «produits» qui s'oppose à la stagnation des marchés de l'emploi. Cette «stagnation» est d'autant moins acceptable que le système éducatif tend à inculquer un rapport immédiat entre l'effort et la gratification. Ainsi un diplômé estime — à tort ou à raison — qu'il a le droit à un emploi correspondant. Ce qui peut conduire à des tensions sociales pénibles, comme le montre le chômage de jeunes diplômés dans les pays industriels et le chômage des jeunes scolarisés dans les pays périphériques. Ces tensions ne sont même plus apaisées par le développement de l'éducation extrascolaire, puisque celle-ci est aussi gagnée par la «diplômite».

Elle ne compte que dans la mesure où elle offre des diplômes équivalents.

Dore propose trois pistes pour trouver des solutions à cette stagnation :

- former les gens le plus tôt possible ;
- tester les gens selon leurs aptitudes et leurs capacités, et non pas selon leurs performances et leurs connaissances ;
- entrer le plus vite possible dans l'appareil de production, quitte à apprendre davantage ensuite et plus tard.

Ces propositions posent de nombreux problèmes que Dore évoque sans toujours y répondre nettement. Dans la première mesure, on pourrait y reconnaître une façon adroite d'imposer l'idée assez peu acceptable pour un éducateur que les capacités sont innées et que l'éducation ne fait que dévoiler ce que quelqu'un est déjà très tôt dans son développement. Ne risque-t-on pas de retrouver l'idée d'hérédité ? Cette fois-ci culturelle et sociale comme le montre le développement surprenant de la psychobiologie ? Deuxièmement n'est-ce pas rendre la sélection que supportable et acceptable sans la remettre fondamentalement et frontalement en question ? A la limite, Dore admettrait s'il n'était possible de tester ni les aptitudes ni les capacités, de tirer les gens au sort ou d'attribuer (à qui et sur quels critères ?) des quotas comme dans les pays socialistes. Troisièmement, en refusant d'allonger les études ne porte-t-on pas un coup fatal à la possibilité de continuer l'étude individuelle ou collective, puisque nous savons bien que l'appareil de production, les grandes bureaucraties et les organisations contemporaines offrent peu de possibilités réelles de formation en emploi, sinon au niveau élémentaire du geste professionnel. Enfin, à propos des pays en voie de développement et de la périphérie, il est quand même surprenant que Dore ne fasse jamais allusion au système international d'équivalence des diplômes, récemment renforcé avec ingénuité par l'Unesco. Celui-ci ne fait que faciliter la mobilité des gens « modernes » (entendons : diplômés et certifiés !) aux dépens de celle des autres. Ce qui se traduit par des exportations massives de cerveaux perdus par les régions défavorisées des pays dépendants. Mais ces questions ne montrent-elles pas l'intérêt des problèmes soulevés par Ronald Dore ? Un livre à lire rapidement en espérant qu'on veuille bien le traduire en français.

Pierre Furter

PIERRE BIARNÈS

L'Afrique aux Africains 20 ans d'indépendance en Afrique francophone

Armand Colin, 480 p., 1980.

Le livre de Pierre Biarnès, malgré son titre, reprenant une expression du vocabulaire des nationalistes africains, récupérée par le président Giscard d'Estaing, n'est pas un plaidoyer en faveur d'une indépendance plus réelle des états africains issus de la décolonisation. L'auteur a plus simplement voulu dresser — comme l'indique le sous-titre de son ouvrage — le bilan des vingt premières années durant lesquelles, depuis 1960, l'Afrique a recommencé à appartenir aux Africains.

Biarnès, qui est correspondant du journal «Le Monde» à Dakar depuis 1959, a volontairement limité son propos aux pays d'expression française qu'il connaît bien (excluant ainsi Madagascar et Djibouti). Son livre se divise en deux parties bien distinctes : la première est consacrée à l'étude d'un certain nombre de questions d'ordre général, la seconde est constituée par une suite de monographies sur les anciens territoires français, mais aussi belges d'Afrique noire.

Dans cette première partie, Biarnès note entre autres «l'irrésistible ascension» des bourgeoisies noires — bourgeoisie d'affaires ou bourgeoisie bureaucratique, selon les régimes, mais l'une n'excluant pas l'autre. Il voit dans cette ascension un démenti aux thèses des nationalistes plus ou moins teintées de marxisme qui estimaient que l'Afrique indépendante saurait faire l'économie de la phase du nationalisme bourgeois entre la décolonisation et la démocratie populaire. Il examine également les mécanismes de l'aide à l'Afrique, relevant au passage que celle des pays occidentaux, même si elle peut paraître insuffisante, dépasse de loin celle de l'Urss et des pays socialistes. Il consacre enfin un chapitre à la «détérioration — dramatique — des termes de l'échange.»

Les monographies de la seconde partie ne prétendent pas donner de chaque état une image exhaustive. Biarnès concentre son exposé autour des problèmes majeurs du pays concerné, par-

tant à chaque fois d'un fait marquant, récent ou non, pour remonter ou suivre le cours des événements et en démontrer le mécanisme, politique et économique. Ainsi le chapitre sur le Congo s'ouvre sur l'assassinat du président Marien Ngouabi, celui sur le Centrafrique commence par le récit du sacre de Bokassa, tandis que pour le Tchad l'auteur a préféré reprendre son histoire à partir de la défaite de Rabah. Le jugement porté sur les dirigeants et leur politique est souvent sévère. Biarnès fait néanmoins l'éloge du «miracle économique» de la Côte d'Ivoire et de son président, le «vieux sage» Houphouët-Boigny. Chacune de ces monographies est accompagnée d'une carte claire et d'un tableau rappelant les principales données, économiques notamment, du pays concerné.

L'ensemble du livre — bien écrit — rassemble ainsi une précieuse documentation, qui permet de bien suivre l'évolution de l'Afrique francophone. Il y manque peut-être quelques pages supplémentaires sur la politique française, qui a tant pesé sur cette évolution, et aussi sans doute quelques éléments de comparaison à puiser dans celle des anciennes colonies britanniques et portugaises.

Claude Wauthier

littérature populaire

Pendant qu'intellectuels et universitaires se penchent sur les œuvres de Ferdinand Oyono, Amadou Kourouma ou Sony Labou Tansi, un phénomène apparaît qui les embarrasse déjà et sur lequel ils préfèrent garder le silence : il s'agit de la littérature populaire, c'est-à-dire d'un ensemble de romans, poèmes, pièces de théâtre, récits écrits par des auteurs plus ou moins scolarisés, s'auto-éditant, vendant leurs ouvrages aux portes des bars, dans des boutiques, sur les marchés, partout où se trouvent des hommes et des femmes, en un mot, des lecteurs. Car il faut cesser d'affirmer que le public africain n'a pas de goût pour la lecture. Il manifeste, au contraire, une grande curiosité d'esprit, un besoin forcené de rêves et de divertissement. Le malheur est qu'il ne trouve pas dans les œuvres publiées par les grandes maisons d'édition de France

ou d'Afrique les éléments susceptibles de satisfaire son attente.

Ce phénomène de littérature populaire, on le sait, existe déjà depuis de longues années en Afrique anglophone, au Nigeria surtout où il est connu sous le nom de «littérature du marché d'Onitsha». En effet jusqu'à la guerre civile, Onitsha, la grande cité Ibo, était le centre commercial et culturel de la Région Orientale, étant donnée sa position sur les rives du Niger. On n'y comptait pas les écoles primaires où était dispensé un enseignement de valeur inégale, mais donnant toujours à ceux qui passaient par elles, le goût de la lecture et de l'évasion. De même, les imprimeries étaient nombreuses et ceux à qui il prenait fantaisie d'écrire étaient assurés de faire connaître leurs œuvres d'une foule d'acheteurs désirant également des cartes de visite, des cartes commerciales, des guides pour rédiger des lettres, des affiches. Le marché principal se trouvait naturellement le lieu privilégié de tous ces échanges, auteurs et lecteurs se trouvant mêlés.

En 1972, Emmanuel Obiechina a consacré un ouvrage fort intéressant à cette littérature du marché d'Onitsha. Il a tenté de définir les influences qui s'exerçaient sur les différents écrivains, d'opérer une classification thématique et même de dresser une importante bibliographie des œuvres publiées.

La littérature populaire qui naît au Cameroun n'est pas indigne d'une telle étude et le premier auteur à retenir l'attention risque fort d'être **Désiré Naha**.

Cet auteur-éditeur a d'abord fondé les éditions du Demi-lettré, belle appellation symbolique, puis les Editions Populaires de Yaoundé. Il compte à son actif deux romans **Sur le chemin du suicide** et **Le destin a frappé trop fort**. De sa vie, nous ne savons pas grand chose. Nous sommes invités à en deviner certains aspects à travers «Sur le chemin du suicide», récit en partie autobiographique qui, nous assure son auteur «se vend comme des beignets». Nous savons ainsi que Désiré Naha est né peu avant les indépendances d'une mère béninoise et d'un père camerounais mort alors qu'il était très jeune.

Il y a deux façons d'aborder l'œuvre de Désiré Naha. On peut relever les fautes de syntaxe, d'orthographe qui l'émaillent. On peut s'amuser de l'absence de construction du récit et de l'incohérence des aventures. On peut critiquer le caractère invraisemblable des épi-

sodes et souvent le mauvais goût de certaines descriptions. Un telle démarche nous paraît superficielle et passablement élitiste. Elle ne permet pas d'explorer les profondeurs d'une œuvre qui n'est maladroite que dans sa forme et son expression. En réalité «Sur le chemin du suicide» comme «Le destin a frappé trop fort» sont des variations sur une obsession unique : la mort, la fragilité du bonheur, la difficulté d'être un homme. «Pourquoi créer des êtres humains qui sont par la suite destinés à la souffrance durant toute leur existence ?» s'écrit le malheureux Désiré dès la première page de son premier roman.

les thèmes

La mort domine l'œuvre de Désiré Naha.

Mort du père d'abord, qui laisse son fils à tout jamais mal armé pour la vie, mutilé au plus profond de son être. Mort du beau-père, qui pourrait suppléer à l'absence du véritable géniteur et fournir un nouveau modèle. Mort de la femme aimée ou séparation imposée par la vie et ressentie comme une mort. Mort du héros enfin.

Les circonstances de la mort du héros méritent qu'on s'y attarde. Dans le premier comme dans le second ouvrage, Désiré est d'abord victime d'une sorte d'empoisonnement qui le transforme en cadavre ambulante. Son corps exhale une odeur épouvantable. Son haleine est fétide. Les femmes auxquelles il tient le fuient, car «on ne peut pas vivre heureux avec un homme qui a déjà emprunté le chemin de la mort». Cette décomposition qui ne fait qu'aller en s'aggravant indique bien que la mort est installée dans la vie et chemine avec l'homme. La religion qui pourrait aider notre héros à affronter cette vérité se révèle menteuse et dérisoire. Désiré a en effet été converti par des «Témoins de Jéhovah» qui, jaloux de son succès matériel, sont cause de son empoisonnement et de sa ruine. Il s'exclame alors : «Une religion dont les adeptes ne s'aiment pas ne peut être qu'une mauvaise religion, car la Bible dit que la vraie religion doit produire des hommes meilleurs et des femmes respectueuses». Faut-il voir dans cette trahison une vengeance des dieux traditionnels, des «vaoudoun» que la nouvelle religion minimise ? Désiré ne le dit pas, mais tout nous porte à le supposer.

A cette présence de la mort est étroitement liée une autre notion, d'importance capitale elle aussi : la bâtardise. Par définition, le bâtard est un être à part, exclu de la nature, exclu de son ordre, inquiétant, malfaisant et qui porte en lui sa propre destruction. Désiré est un bâtard, son père et sa mère appartenant à des peuples différents. Il est écartelé entre le Cameroun, le Bénin et condamné à errer entre divers pays qui tous l'accueillent aussi mal. Cela nous vaut d'intéressants déplacements de Lagos «grande capitale politique du Nigeria», comparable à Tokyo «avec ses nombreux immeubles, ses gigantesques maisons qui vous empêchent de voir loin, ses machines qui fument partout un tabac noir», à Yaoundé, sans compter une incursion onirique à Johannesburg, où Désiré se trouve nez à nez avec John Vorster «réellement beau dans sa gandoura bleu ciel». Le pourrissement interne qui affecte Désiré est inscrit dès sa naissance dans son sang, dans sa corruption biologique. Celle-ci correspond à sa corruption culturelle, enfant des «vaoudoun» devenu prêtre d'un dieu étranger. La bâtardise de notre héros et sa mobilité nous renvoient à la scène africaine, scène sociale et politique où les paysans quittent leurs villages pour les bidonvilles des capitales, où guerres et conflits armés déplacent des populations entières, où l'insécurité matérielle conduit un nombre d'hommes de plus en plus important à émigrer. Sur ce point Désiré est sans équivoque. Comme il arrive au Cameroun sans un sou vaillant et cherche «un compatriote», c'est-à-dire en l'occurrence un Dahoméen (Béninois), un «pousseur» (?) le conduit chez un maître tailleur, portant la «même cicatrice raciale sur la joue gauche». «L'homme, écrit-il alors, me regarda de la tête aux pieds comme si j'étais le dernier des salaupards (sic) sans répondre à ma salutation». Ainsi donc les notions traditionnelles de solidarité et d'entraide n'ont plus cours. Les ethnies n'ont plus de cohérence et ce n'est point hasard si Désiré est tour à tour secouru par un noir américain, une Nigériane... c'est-à-dire par des étrangers. Désiré est un enfant d'une nouvelle Afrique qui n'est pas sans rappeler celle d'écrivains plus consommés. Sa bâtardise est symbolique de celle qui guette tout un continent.

Il est intéressant de constater que nulle part dans les deux romans de Désiré Naha n'apparaît la pauvreté. Notre écrivain, à la différence des intellectuels, ne se soucie pas du dénuement des

masses, de leur paupérisation, de la promiscuité dans laquelle elles vivent. Point de descriptions émues de quartiers misérables ou d'habitats inconfortables. Au contraire. Séduit par une Nigériane qui l'emmène chez lui, Désiré croit rêver «Tout était admirable et parfait dans cette maison. Le sol du salon était recouvert d'une poquette (sic) rouge, douce et moelleuse. Les meubles étaient ceux-là qu'on voit dans les salons des milliardaires, dans certains films européens et américains. Les vieux objets d'art suspendus aux murs pouvaient s'évaluer facilement à plus de trois millions de francs CFA. Chaque côté des murs était orné d'une grosse défense d'éléphant. Franchement il me manque des mots pour décrire ce salon». Ce n'est pas seulement l'amour ou le sexe qui introduisent Désiré dans le monde fabuleux de l'argent. Il y pénètre par son seul travail, apprenant un métier rare et recherché, en l'occurrence, le stoppage, d'un Américain, c'est-à-dire d'un représentant de la haute civilisation de la technicité. Paradoxalement Désiré, hanté par la mort, est également un adepte du progrès. Il n'y a pas chez lui cet attachement à la tradition, cette valorisation du passé... qui sont eux aussi des constantes de la littérature des intellectuels. Désiré a intégré à son univers en décomposition des valeurs modernes et n'a pas l'hypocrisie de prétendre les mépriser mais la contradiction n'est qu'apparente. Cette richesse matérielle obtenue sans grand effort n'est qu'un leurre qui n'interdit pas les progrès de la mort. Cette fois encore, ce n'est pas un hasard si c'est au sortir de l'hôpital où on l'a déclaré guéri de la folie, en possession de cent trente et un mille cinq cents francs placés sur un compte à la Biao avec un intérêt de 6 %, qu'il apprend qu'il va mourir d'un cancer à l'estomac. On ne saurait mieux indiquer de manière, à la fois simple et forte, que la «mort est toujours au bout du voyage».

«Pour moi, conclut Désiré, la vie est comme un grand film d'action dans lequel, qu'on soit blanc ou nègre, le destin impose un rôle à tout un chacun... Hélas, à peine avait-on commencé le tournage de ce grand film que plusieurs balles ont foudroyé mon âme, déchiré mon cœur, éloigné mon esprit, brisé mes os, pour finalement m'arracher à la vie».

Cette présence de la mort obscurcit les autres thèmes qui apparaissent comme secondaires. Il faut néanmoins retenir celui de l'amour, ou plus précisé-

ment du sexe, Désiré ne nous épargnant pas les descriptions érotiques, ainsi qu'une certaine conscience politique. Sur ce dernier point également, Désiré fait figure de cavalier seul. Peu lui importe la corruption des élites, la confiscation du pouvoir, l'avidité des bourgeoisies... Le seul objet de son courroux est l'Afrique du Sud et son régime raciste. Comme si les ennemis de l'Africain étaient seulement les Blancs et non les Africains eux-mêmes. Ce serait trop facile de dénoncer la vision simpliste que Désiré a du pays de l'apartheid et le caractère confus de ses théories de la libération. Ce qui compte, c'est qu'il occulte complètement les problèmes que pose le pouvoir dans son propre pays, tout en semblant parfaitement conscient de certaines faiblesses de sa société et convaincu qu'elle porte en elle un principe de mort. Prudence ? Autocensure ? Il semble plutôt que Désiré Naha appartienne à cette classe qui continue de vénérer des leaders «qui ont chassé les Blancs» et conduit le peuple à l'indépendance et que pas un instant ne l'effleure la pensée de questionner leur légitimité. Il accepte globalement l'univers qui s'est édifié autour de lui. Il n'envisage pas de pouvoir le modifier, même s'il est convaincu de sa dérision et de sa destruction finale. Il s'agit donc d'une œuvre profondément pessimiste, pessimiste par la connaissance que le héros a de son impuissance.

signification de l'œuvre

L'Afrique entend que ses écrivains soient des mages et des prophètes, qu'ils possèdent des certitudes alors que tous doutent autant d'eux, qu'ils prononcent des paroles d'espoir alors que les situations sont désespérées. Il convient peut-être d'arriver à la conclusion qu'il s'agit d'une certaine Afrique et que les nombreux lecteurs de Désiré Naha sont d'un tout autre avis. Ils se repaissent d'une œuvre qui n'offre aucune ouverture positive sur l'avenir. On pourrait penser qu'elle exerce simplement sur eux la vieille fascination du mélodrame, et se satisfaire de cette explication hâtive. Il faut semble-t-il aller plus loin.

Dans les malheurs et tribulations du héros, anonyme enfant du pays, s'inscrivant tant bien que mal, franchissant les frontières à la recherche d'une vie meilleure, admirant l'Amérique, pays de la réussite matérielle et de certaines idoles du chant, rêvant de séduire des femmes riches et de rouler en Mercedes, haïssant les Blancs qui, par le truche-

ment de l'Assistance Technique ou de la Coopération, continuent de symboliser la richesse et la puissance, les lecteurs se reconnaissent. Ils reconnaissent leurs aspirations, leurs attentes, leurs frustrations. En même temps, le caractère morbide de l'œuvre répond à leur angoisse intérieure, à leur conviction d'être à tout jamais écartés du gâteau que certains dévorent à belles dents. L'empoisonnement de Désiré, le cancer qu'il porte en lui, sont autant de symboles de leur pauvreté, de leur vulnérabilité dans une société féroce, impitoyable pour les petites gens. L'incohérence politique de l'auteur ne les choque pas, ni son absence de sens critique. Comme lui, ils ne croient pas pouvoir maîtriser leur destin et celui de leur pays. Ils ne croient pas pouvoir changer le monde.

Il serait absolument stérile d'ouvrir à propos de cette œuvre le débat sur le héros positif et le héros négatif. Cette distinction a un caractère académique qui, en pareil cas, friserait le ridicule. Les lecteurs de Désiré Naha n'ont que faire de modèles. Ils cherchent à travers les pages d'un livre un compagnon, un ami, un frère qui leur ressemble et, sans effort, ils restituent à la littérature sa vocation la plus profonde, réunir des hommes. L'ouvrage écrit dans un style qui ressemble à celui qu'ils parlent ou qu'ils utilisent éventuellement dans leur correspondance, devient le lieu d'une communication profonde, essentielle. D'un dialogue. Cette communication, ce dialogue sont encore enrichis par le fait que le lecteur n'a pas à chercher le livre dans ce lieu étranger que demeure la librairie ou la bibliothèque, mais qu'il le trouve à côté de ses éléments familiers, vendu soit, mais aussi offert. Et alors Désiré Naha n'ouvre-t-il pas la voie ?

Il ne s'agit pas, on s'en doute, de faire l'apologie d'une littérature qui, dans sa forme et peut-être son fond, laisse beaucoup à désirer. Il s'agit à son propos de poser certaines questions. Pourquoi son succès ? Qu'y trouvent les hommes et les femmes, imperméables à un art plus accompli, à un propos plus articulé ? Comment en acquérir le pouvoir de séduction ? Bref, comment être lu et aussi avidement ?

Ainsi donc Désiré Naha illustre à sa manière le divorce tant de fois dénoncé entre «élites et peuples», «intellectuels et couches populaires». A ce titre seulement, son œuvre serait déjà précieuse.

Maryse Condé